

Élisabeth Décultot

# Johann Joachim Winckelmann

*Enquête sur la genèse  
de l'Histoire de l'art*

PRESSES  
UNIVERSITAIRES  
DE FRANCE

337-6583

240

JOHANN JOACHIM Winckelmann

*Enquête sur la genèse de l'histoire de l'art*

*Enquête sur la genèse  
de l'histoire de l'art*

PAR BÉNÉDICTE BACULTOT

3715

DL Livre  
13 DEC 2002



UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

DLE-20021213-50605  
2002-151163

PERSPECTIVES GERMANIQUES

*Collection dirigée*  
*par Jacques Le Rider*

## JOHANN JOACHIM WINCKELMANN

*Enquête sur la genèse  
de l'histoire de l'art*

PAR ÉLISABETH DÉCULTOT

*Remerciements*

08/19

Je tiens à remercier tous ceux qui, par leur compétence et leur patience, ont accompagné la réalisation de ce livre : Michel Espagne, qui m'a suivi pas à pas les étapes ; Marianne Hochelberg, qui m'a permis de choisir un grand nombre de documents par l'intermédiaire de ses collègues ; Evelyn Manna et Isabelle Kabanov qui ont accepté de travailler à une lecture attentive ; Chantal Melonch, qui a relu l'ouvrage à toutes les étapes du travail.

DL Livres - BnF

13 DEC. 2002



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE



DU MÊME AUTEUR

Ouvrages

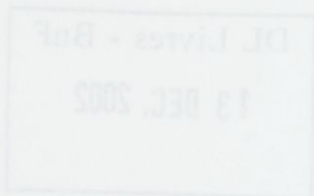
*Peindre le paysage. Discours critique et renouveau pictural dans le romantisme allemand*, Tusson, Du Lérot, 1996.

*Johann Georg Wille. Briefwechsel*, éd. par É. Décultot, M. Espagne et M. Werner, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1999.

Collectifs

*Le paysage en France et en Allemagne autour de 1800*, n° 7 de la *Revue germanique internationale*, PUF, 1997 (en collaboration avec C. Helmreich).

*Écrire l'histoire de l'art : France-Allemagne, 1750-1920*, n° 13 de la *Revue germanique internationale*, PUF, 2000.



ISBN 2 13 051037 x  
ISSN 1264-2010

Dépôt légal — 1<sup>re</sup> édition : 2000, octobre

© Presses Universitaires de France, 2000  
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris





... the Chinese in the ...

... the Chinese in the ...

### Remerciements

Je tiens à remercier tout ceux qui par leur compétence et leur  
patience, ont accompagné la réalisation de ce livre : Michel Lévesque,  
qui en a suivi pas à pas les étapes ; Stéphane Boivin, qui m'a  
permis de tester un grand nombre de passages par l'usage des  
dictionnaires ; Lucie et Isabelle Kallio, qui ont accepté de  
travailler à nos heures libres ; Christian Hébert, sans lequel  
l'ouvrage n'aurait jamais vu le jour.

Introduction. Le mythe winckelmannien	1
---------------------------------------	---

*Première partie*  
*Le culte du livre*

I – LA LECTURE COMME ÉCRITURE DE SOI	9
Les deux cultures winckelmanniennes du livre, 11	
Pourquoi copier ?, 14	
Les bibliothèques allemandes à l'époque des Lumières, 15	
Winckelmann et les bibliothèques : évolution du rapport aux imprimés, 18	
Le pèlerinage vers le livre, 19	
Bouleversement du modèle érudit : le départ à Rome en 1755, 21	
La rupture de Nöthnitz, 25	
L'éveil du scepticisme livresque : la <i>Reichshistorie</i> du comte de Büнау et le catalogue Francke, 28	
II – LIRE, COPIER, ÉCRIRE	33
Apprendre à lire, 33	
Brève histoire de l'extrait à l'époque moderne, 34	
Un copiste moderne ?, 36	
Copier, 38	
Écrire, 41	
L'œuvre inachevée, 45	
Montaigne comme maître de lecture, 49	
La citation au risque de l'auteur, 51	
La longue chaîne de la compilation, 53	
L'art de l'extrait et ses implications épistémologiques, 55	



- III – DU POLYHISTOR À L'HOMME DE LETTRES. LA RECHERCHE D'UN NOUVEAU MODÈLE INTELLECTUEL 57
- Winckelmann *polyhistor*, 59  
 Le modèle de l'*historia litteraria*, 62  
 La quête de l'éloquence. La littérature moderne comme école d'écriture, 67  
 Un nouveau modèle intellectuel, 72  
 La réception de la *Geschichte der Kunst des Altertums* en France et en Allemagne, 76

### Deuxième partie

#### L'antinomie première : Antiquité-Modernité

- I – WINCKELMANN, ANCIEN CONSÉQUENT OU MODERNE REFOULÉ ? La genèse des *Gedanken über die Nachahmung* et la Querelle des Anciens et des Modernes 81
- La Querelle des Anciens et des Modernes et l'ordre des lectures de Winckelmann, 83  
 Structure de l'œuvre, structure de la Querelle : les *Gedanken* et leurs compléments de 1756, 88  
 Historicité. Normativité. Les lectures de Winckelmann et l'ordre théorique des *Gedanken*, 91
- II – CE QU'IMITER VEUT DIRE 95
- Peindre, écrire, 96  
 L'imitation dans la bibliothèque manuscrite de Winckelmann, 100  
 De la bibliothèque au texte : naissance d'une esthétique néo-classique de l'imitation, 103  
 L'imitation entre retour à l'origine et conquête de l'originalité, 106  
 La nécessité de « l'esthétique », 112

### Troisième partie

#### Pourquoi la Grèce ?

- I – ÉTAT DES LIEUX. LA GRÈCE DANS L'ORDRE DES SAVOIRS AU DÉBUT DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE 121
- La quête de l'origine, 123  
 Le déclin des études grecques en Allemagne, 125  
 La Grèce comme sujet historiographique en Europe au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, 130  
 La notion d'art grec, 132  
 L'individuation winckelmannienne de la Grèce : éléments d'une enquête archéologique, 135  
 L'art grec et l'art romain dans la *Geschichte der Kunst*, 137  
 L'Angleterre et l'originalité grecque, 141  
 L'utopie grecque contre le voyage en Grèce, 146

II – LA CONSTRUCTION D'UNE NATION GRECQUE	151
Essai de nomenclature identitaire. La liberté, 151	
Les lois de Montesquieu, 153	
La nature grecque, 155	
Déterminisme politique ou déterminisme climatique ?, 157	
La théorie des climats. Winckelmann lecteur de Du Bos, ou comment l'on retourne un auteur contre lui-même, 159	
Le sang grec, 162	
Linéaments d'une ethnologie de l'art. La <i>Geschichte der Kunst</i> entre verticalité et transversalité des cultures, 164	
L'autarcie grecque, 166	
Ethnologie verticale contre ethnologie transversale. Winckelmann, Caylus et Mariette, 168	
La critique de Herder, 171	
III – LES MÉTAMORPHOSES DE LA LIBERTÉ GRECQUE	175
Liberté grecque et liberté anglaise, 176	
Les incarnations modernes de l'antinomie liberté-tyrannie, 179	
Traduction esthétique d'une antinomie politique : art grec - art baroque, 181	
La France et la Grèce, 183	
Le territoire grec et le territoire allemand, 186	
Les ambiguïtés du paradigme grec, 188	

### Quatrième partie

#### *Faire de l'art le sujet d'une histoire*

I – WINCKELMANN NATURALISTE. L'HISTOIRE NATURELLE ET LA NAISSANCE DE L'HISTOIRE DE L'ART	193
Art et sciences dans l'ordre des savoirs, 194	
De l'histoire naturelle au cabinet de curiosités, 199	
L'ordre étymologique de la nature : l'histoire naturelle et la tradition écrite, 204	
Les sciences selon Winckelmann, 206	
De l'histoire naturelle à l'histoire de l'art, 208	
Qu'est-ce que voir ? L'histoire naturelle et l'exploration de l'œil, 211	
II – LE TEXTE ET LE MONUMENT. WINCKELMANN ENTRE PHILOLOGIE ET ARCHÉOLOGIE	217
La convention antiquaire, 222	
Lire <i>versus</i> voir, 223	
Variations sur un <i>topos</i> de la tradition antiquaire, 225	
Winckelmann et Caylus. Limites et transgression du paradigme antiquaire, 227	

Lire un monument, lire un texte. Rémanences philologiques au cœur de l'archéologie, 234	
Les statues restaurées. Herméneutique du texte et herméneutique de l'objet, 236	
L'image et le texte. La question des illustrations, 238	
L'art vu par un philologue, 239	
Effets de réception, 242	
III – L'ITINÉRAIRE D'UN HISTORIEN	245
Première étape : le modèle de la <i>Reichshistorie</i> , 246	
L' <i>historia</i> grecque, 252	
Le choix des mots. <i>Geschichte</i> contre <i>Historie</i> , 254	
L'histoire universelle et la Querelle des Anciens et des Modernes, 256	
Le choix de l'histoire culturelle, 261	
Les récits de voyage, 263	
IV – COMMENT L'ART DEVINT LE SUJET D'UNE HISTOIRE	267
De deux contre-modèles : la tradition des vies d'artistes et la tradition antique, 267	
La nécessité de l'histoire de l'art, 270	
Le modèle de Voltaire, 272	
L'art et l'histoire. Radioscopie d'une tension, 275	
La réception de la <i>Geschichte der Kunst</i> . Herder et la « philosophie » winckelmannienne de l'histoire, 278	
Le style de l'histoire, 281	
Où l'on retrouve l' <i>Historie</i> , 284	
Qui a droit au discours sur l'art et sur l'antique ? La querelle des généralistes et des spécialistes, 285	
Le cheval de Marc Aurèle, 289	
Conclusion. La dialectique de la copie et de l'originalité	293
Winckelmann et l'invention du vocabulaire du classicisme allemand, 295	
Dans l'interstice des classicismes européens, 300	
Annexe I. Pourquoi un fonds Winckelmann à Paris ? Notice sur l'histoire des papiers Winckelmann	303
Annexe II. Repères biographiques avec une concordance entre les titres allemands et les titres français des ouvrages de Winckelmann	307
Bibliographie	313
Liste des abréviations	329
Table des illustrations	331
Index	333

## Introduction

### *Le mythe winckelmannien*

Quelques ouvrages ont déjà paru sous le titre d'histoire de l'art. Mais l'art n'y a que peu de part, car leurs auteurs ne se sont pas suffisamment familiarisés avec lui et ne pouvaient par conséquent rien livrer qu'ils ne tinsent des livres ou qu'ils n'eussent appris par ouï-dire<sup>1</sup>.

C'est en ces termes que Johann Joachim Winckelmann (1717-1768), faisant table rase des travaux antérieurs, présente en 1764 sa *Geschichte der Kunst des Altertums* (*Histoire de l'art dans l'Antiquité*). Placée au seuil de son ouvrage, cette profession de radicale modernité est, chez lui, pose familière. Pour sa première œuvre, les *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke* (*Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques*), il notait déjà en 1755 : « Mon intention était de ne rien écrire qui eût déjà été écrit, de produire quelque chose qui pût ressembler à un original. »<sup>2</sup> Winckelmann, donc, se veut un point d'origine. Écrivain exercé à façonner son image, il n'a eu de cesse de présenter son œuvre comme fondatrice.

La tradition savante n'a pas tardé à le suivre. À partir de sa mort, en 1768, sa figure se trouve peu à peu investie d'une puissante charge mythique. Le mythe winckelmannien s'alimente à deux sources. La première est d'ordre spécifiquement esthétique. Winckelmann est perçu comme l'instigateur d'une réforme du goût, indiquée en substance dès l'exergue des *Gedanken* : il faut imiter les Grecs. En d'autres termes, et pour reprendre l'expression de Goethe, il a été le « Chris-

1. *GdK*, p. 9-10 (sauf indication contraire, toutes les traductions sont de notre main).

2. *WB* 110, lettre à Uden, 3 juin 1755, vol. 1, p. 171.

tophe Colomb » de la Grèce<sup>1</sup>. La seconde est d'ordre épistémologique. Avec la *Geschichte der Kunst des Altertums*, Winckelmann se fait l'inventeur d'une discipline nouvelle : l'histoire de l'art. Dès 1797, Friedrich Schlegel érige ses ouvrages en « purs chefs-d'œuvre de la science historique », suivi, quelques années plus tard, par Schelling qui fait de lui l'architecte titanesque d'un monument posé en plein désert scientifique : la science de l'Antiquité<sup>2</sup>. Certes, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, tous ses lecteurs, ou presque, ont noté l'allure singulièrement anhistorique de cette histoire, à mi-chemin entre l'esthétique prescriptive et le tableau diachronique. Sous le titre d'histoire se cache selon Herder une « métaphysique du beau », derrière le panorama diachronique, une théorie normative – un constat qui a même conduit à des jugements plus acerbes<sup>3</sup>. Pourtant, même parmi ses détracteurs, il ne se trouve personne pour lui contester son rôle fondateur. Les critiques les plus violentes ont cet effet étrange de prouver, par leur virulence même, la puissance de l'objet qu'elles entendent détruire.

Diffusé dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'Europe entière, ce mythe winckelmannien revêt dans l'Allemagne du XIX<sup>e</sup> siècle une dimension nationale forte. Il y va tout d'abord de la paternité d'une discipline universitaire pionnière en Europe : la *Kunstgeschichte*. De façon significative, c'est à Winckelmann que Carl Justi, l'un des premiers représentants institutionnels de cette discipline, consacre en 1866-1872 une biographie monumentale : *Winckelmann und seine Zeitgenossen (Winckelmann et ses contemporains)*<sup>4</sup>. L'entreprise est hautement symbolique. Dresser un monument à la mémoire de Winckelmann, c'est revendiquer pour l'Allemagne l'origine de l'histoire de l'art et, par là même, asseoir la légitimité institutionnelle d'une science encore neuve à

1. L'exergue des *Gedanken* est tiré d'Horace, *De arte poetica*, 268-269 : « Vos exemplaria Græca / Nocturna versate manu, versate diurna » ; J. W. Goethe, Winckelmann, in J. W. Goethe, 1805, reproduit in *HA*, vol. 12, p. 110.

2. Fr. Schlegel, *Über das Studium der Griechischen Poesie*, in Fr. Schlegel, 1958 sq., vol. 1, p. 365 ; Fr. W. J. Schelling, *Über das Verhältnis der bildenden Künste zur Natur*, in F. W. J. Schelling, 1927 sq., vol. 3, compl., p. 396-398. Pour la consécration du rôle fondateur de l'historien Winckelmann, cf., par exemple, Fr. X. von Wegele, 1885, p. 682 ; Ed. Fueter, 1936, p. 389-393 ; W. Waetzoldt, 1921 ; J. Rösen, 1976, p. 88-95.

3. J. G. Herder, *Kritische Wälder. Erstes Wäldchen*, in J. G. Herder, 1993, p. 63-245, ici p. 66 (1<sup>re</sup> éd., 1769). Nous revenons sur la réception de Winckelmann dans notre partie III, chap. II, ainsi que dans notre partie IV, chap. IV.

4. C'est le titre donné à l'ouvrage à partir de la seconde édition (1898). Dans la première, le titre portait *Winckelmann, sein Leben, seine Werke und seine Zeitgenossen* (3 vol., Leipzig, 1866-1872). C. Justi (1832-1912) occupe la chaire d'histoire de l'art de Bonn à partir de 1872, comme successeur d'Anton Springer.

l'université. « L'étude historique des œuvres d'art antiques, tradition que Winckelmann a fondée, est restée jusqu'à une date récente un domaine limité à la science allemande, souligne Justi dans le dernier volume. L'Italie, qui seule compte à côté de l'Allemagne, ne connaît que la tradition antiquaire de l'interprétation. Tout le reste n'est que le pâle reflet de travaux allemands. »<sup>1</sup> Mais la figure de Winckelmann intéresse aussi une autre branche maîtresse de l'université allemande : la germanistique. C'est que l'historien d'art Winckelmann a également compté parmi les plus grands écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour l'histoire de la littérature allemande, qui se constitue en discipline académique au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, il représente donc un enjeu crucial. Dès 1805, Goethe érige son « siècle » en un moment historique singulier. C'est autour de lui qu'il entame symboliquement une vaste entreprise de philologie moderne, en suscitant en 1808 l'édition de ses œuvres complètes<sup>2</sup>. Très vite, dans les histoires de la littérature allemande qui paraissent au XIX<sup>e</sup> siècle, Winckelmann est présenté comme l'initiateur d'un moment majeur de l'identité littéraire nationale, une période d'efflorescence singulière, significativement qualifiée de « classique »<sup>3</sup>. De façon caractéristique, le classicisme de Walther Rehm, dans *Griechentum und Goethezeit (Grécité et époque goethéenne)* commence avec Winckelmann et s'arrête avec Hölderlin<sup>4</sup>.

Si la recherche contemporaine a depuis longtemps abandonné ce ton apologétique, elle semble avoir néanmoins quelque difficulté à soulager totalement l'écrivain de la charge mythique qui traditionnellement l'encombre. Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les représentants modernes de la *Kunstgeschichte* s'accordent généralement à reconnaître à l'auteur de la *Geschichte der Kunst* un rôle véritablement pionnier dans leur discipline<sup>5</sup>. Actuellement encore, les études winckelmanniennes

1. C. Justi, 1898, vol. 3, p. 220. Ces thèses se trouvent également présentées in C. Justi, 1866, p. 136-137.

2. J. W. Goethe (éd.), *Winckelmann und sein Jahrhundert. In Briefen und Aufsätzen*, Tübingen 1805 ; J. J. Winckelmann, *Werke*, éd. par Carl Ludwig Fernow, continué par Heinrich Meyer et Johann Schulze, 8 vol., Dresde, 1808-1820. Dans la préface du premier volume – le seul que C. L. Fernow publia en raison de sa mort prématurée –, ce dernier désigne explicitement Goethe comme l'instigateur de cette édition.

3. Pour une histoire du concept de *deutsche Klassik* en rapport à Winckelmann, cf. notre conclusion.

4. W. Rehm, 1936.

5. C'est le cas de toutes les histoires de l'histoire de l'art qui paraissent en Allemagne (cf., par exemple, U. Kultermann, 1966, p. 53-62). Pour les jugements contemporains, il suffit, au milieu de nombreux exemples, de citer les travaux de W. Lepenies, 1988, et H. von Einem, 1986.

placent volontiers leur centre de gravité en aval de son œuvre, du côté de sa postérité – confortant par là presque mécaniquement la thèse d'une rupture épistémologique<sup>1</sup>. Au nom de Winckelmann continuent donc d'être associés deux mythes fondateurs : dans l'ordre des savoirs, la naissance de l'histoire de l'art, dans celui du goût, la redécouverte du paradigme grec au siècle des Lumières.

Qu'en est-il réellement de ces deux ruptures ? Winckelmann est-il cet historien de l'art radicalement moderne et premier tenant du titre que nous décrit la tradition ? En quoi sa vision de la Grèce introduit-elle un changement de paradigme ? Pour répondre à ces questions, le présent ouvrage se propose, contre une habitude initiée par Winckelmann lui-même, d'interroger non pas l'aval de son œuvre, mais l'amont. L'occasion de cette enquête a été fournie par un fonds d'archives d'une richesse rare et encore quasiment inexploitée : ses cahiers d'extraits (*excerpta*). Selon une coutume érudite ancienne, Winckelmann avait en effet pris l'habitude de consigner par écrit des passages entiers de ses lectures, constituant par là une vaste bibliothèque privée, portable et manuscrite, qui ne le quittait jamais. Le résultat de ce minutieux travail de compilation figure dans quelque 7 500 pages d'une écriture serrée, conservées pour l'essentiel au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale à Paris, et, pour une partie mineure, dans quelques autres villes européennes<sup>2</sup>. Ces recueils d'extraits sont une source d'une remarquable fécondité. Ils éclairent deux aspects majeurs de l'activité intellectuelle de Winckelmann : son activité de lecteur, bien sûr, mais aussi son travail d'écriture. Ils indiquent l'ambition créatrice en même temps que sa généalogie, la visée du savoir en même temps que son archéologie. Dans l'ordre de la lecture, tout d'abord, ils offrent l'occasion unique d'étudier la constitution de la culture de Winckelmann, de l'embrasser dans toute son étendue, de suivre avec une rare précision l'élaboration de ses références littéraires, artistiques, archéologiques et historiques. Dans l'ordre de l'écriture, ensuite, ils fournissent non seulement la substance, mais aussi la méthode de ses ouvrages. Consulter les cahiers d'extraits, c'est pénétrer dans l'atelier de l'écrivain, ou plutôt contempler les outils accrochés au-dessus de l'établi, les planches avant assemblage. Les extraits sont en quelque sorte

1. Ainsi, en choisissant de s'intéresser à la *réception* de Winckelmann dans l'historiographie allemande, H. C. Seeba entérine malgré lui, par son orientation chronologique même, le principe d'un changement de paradigme (cf. H. C. Seeba, 1982, et Id., 1986).

2. Pour l'histoire de ces manuscrits, cf. notre annexe I.

l'alphabet brut de l'œuvre, que l'auteur organise ensuite en syllabes puis en mots. Points de jonction permanents entre les œuvres lues et l'œuvre à écrire, ils illustrent dans un surprenant raccourci le rapport dialectique entre l'assimilation du savoir et sa production.

Qu'il nous soit permis, avant d'entamer cette enquête sur Winckelmann, de placer ici un plaidoyer général en faveur de l'étude des recueils de lectures. S'il est d'une exceptionnelle richesse, le fonds Winckelmann n'est nullement unique. Montesquieu, Jean-Paul, Herder, pour ne citer que quelques noms célèbres dans l'Europe littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont eux aussi rédigé des cahiers d'extraits – qui n'ont donné lieu qu'à une exploitation embryonnaire<sup>1</sup>. À cette carence, de multiples raisons, que nous tenterons d'analyser plus tard<sup>2</sup>. Contentons-nous pour l'heure d'évoquer le tabou qui pèse sur la notion de compilation, dans un espace littéraire traditionnellement attaché à une représentation naïve de l'« originalité », et la menace conjointe que ce genre de manuscrits, témoin d'une activité de copie et d'emprunt, fait en apparence peser sur la figure de l'auteur. Pénétrer dans ces recueils, c'est prendre le risque de devoir assigner le discours que l'on croyait singulier à une multitude d'autres auteurs, de voir l'originalité présumée d'une pensée subitement réduite au statut d'imitation. Loin de consolider la figure de l'auteur, comme le font habituellement les brouillons d'une œuvre, les recueils d'extraits dissolvent ses contours.

Le silence du discours savant, pourtant, ne laisse de surprendre. Au moment où il est convenu de considérer tout texte comme l'écho de ceux qui l'ont précédé, de percevoir en chaque œuvre l'infinie rumeur des œuvres antérieures, l'étude des cahiers d'extraits apporte au principe d'« intertextualité » un fondement d'une incomparable solidité. Contre le recours indistinct à la catégorie vague de l'« influence », les recueils de lecture permettent de tracer la carte très exacte des savoirs d'un auteur, d'en relever les reliefs, les creux et les plats avec une précision inégalée – et de corriger par là bien des filiations mythiques<sup>3</sup>. Mais le gain n'est pas seulement de rigueur et de sûreté dans l'analyse des

1. Pour Montesquieu, cf. L. Desgraves et C. Volpilhac-Augier, 1999 ; C. Volpilhac-Augier, 1999 (1). Pour Jean-Paul, cf. G. Müller, 1988. Pour J. G. Herder, cf. Hans Dietrich Irmscher et Emil Adler, *Der handschriftliche Nachlaß Johann Gottfried Herders*. Katalog, Wiesbaden, 1979.

2. Cf. notre conclusion.

3. La consultation des notes de lecture de Winckelmann nous a ainsi permis de modifier quelques jugements généralement admis sur son rapport à la littérature française du siècle classique (cf. notre partie I, chap. III) ; sur l'origine de sa théorie des climats (cf. notre partie III, chap. II) ; sur sa conception de l'écriture historique (cf. notre partie IV, chap. III et IV).



sources. Il est aussi, et plus généralement, d'intelligence dans la genèse de l'œuvre, de clarté quant au lent processus qui relie la lecture à l'écriture. Nichés dans l'interstice qui sépare la culture de départ de l'ouvrage d'arrivée, ces cahiers entretiennent avec l'un et l'autre de ces deux pôles – l'économie des savoirs d'une époque et la production personnelle finale – un rapport ambigu de spécularité et de contraste. Des connaissances globales propres à un moment historique donné, ils portent bien sûr l'empreinte. Cependant, par la marque spécifique que leur appose le copiste, par l'ordre nouveau que ce dernier impose aux textes lus en les triant et en les élaguant, le corpus d'extraits se détache très vite du panorama dont il est issu. Toute bibliothèque manuscrite possède avec l'ordre des sciences qui l'a vu naître une relation de filiation biaisée, un rapport d'adhésion et de distance, d'écart et de mimétisme. C'est au décalage entre la carte externe des savoirs et l'ordre interne des lectures, à l'incessant balancement entre reproduction fidèle et recomposition propre que se mesure le premier effort de création. Mais l'intérêt de ce corpus n'est pas seulement dans l'écart qui le sépare des modèles épistémologiques externes, dans sa distance aux tracés des savoirs du moment. Il est également dans un autre décalage, interne, celui-ci, à l'univers de l'écrivain-copiste. Si l'auteur puise en effet dans ses notes de lecture pour sa propre production, il est rare qu'il les réutilise sans les infléchir. Il cite, certes, mais plus souvent encore, il détourne, censure, abandonne, travestit et modifie. Autrement dit, de la lecture à l'écriture, il n'y a pas de rapport mécanique. L'écrivain fait de la profusion des citations glanées, de la masse des extraits amoncelés un usage sélectif et dialectique. Étudier ce jeu d'occultation, de transformation et d'exhibition des sources, analyser ce travail de filtration et de réorganisation, c'est aller aux fondements mêmes de l'invention intellectuelle.





## La lecture comme écriture de soi

Sa vie durant, Winckelmann entretient un rapport véritablement existentiel aux livres, non seulement à ceux qu'il écrit, mais aussi, et peut-être plus encore, à ceux qu'il lit. À Savignano, en Italie, se trouve un cahier intitulé *Collectanea zu meinem Leben* (*Extraits concernant ma vie*), sorte d'autobiographie indirecte, dans laquelle, un an avant sa mort, en 1767, l'écrivain retrace son existence à l'aide de citations tirées d'Aristote, Galien, Sophocle, Plutarque, etc. Winckelmann emprunte ici les mots des autres pour décrire sa propre vie. C'est à Ovide qu'il confie le soin de dire l'indigence de sa jeunesse : « Ma vie a été marquée au sceau de la dureté » ; pour évoquer ses errances de voyageur entre la Prusse, la Saxe et l'Italie, il fait parler Salluste : « Traverser la vie comme des pèlerins » ; pour décrire son acharnement au travail, il se réfère à Aristote : « Commencer, dit-on, c'est avoir déjà accompli la moitié de la tâche. »<sup>1</sup> Certes, l'usage du livre comme projection de soi est un fait ordinaire de la psychologie littéraire. Mais, d'habitude, c'est l'écriture, la production personnelle du texte que les écrivains envisagent comme miroir d'eux-mêmes. Or, pour Winckelmann, la lecture d'ouvrages étrangers est déjà en elle-même autobiographie. Comme le montre ce singulier cahier d'extraits, elle est, au sens propre, écriture de soi.

1. Le manuscrit des *Collectanea zu meinem Leben*, qui se trouve à la bibliothèque de la Rubiconia Accademia dei Filopatridi, à Savignano sul Rubicone en Italie, a été édité in *WB*, vol. 4, p. 154-163, ici n<sup>os</sup> 1, 52, 62.

Si Winckelmann résume son existence *par* ces lectures étrangères, on peut dire aussi qu'il la résume *à* ces lectures. Ces extraits ne fournissent pas seulement les mots qui disent sa vie, ils *sont* sa vie même. Dans l'inventaire de ces collectanées, Winckelmann en effet passe en revue tous les auteurs qui ont marqué sa vie intellectuelle. Pour rédiger ces feuillets, il a dû compulser la volumineuse somme de sa « bibliothèque privée », faite d'extraits de livres recopiés. Ces soixante-sept citations sont en quelque sorte une compilation de ses propres compilations, la quintessence d'années de lecture, le testament d'un écrivain-copiste. L'extrait prend ici son sens le plus chimique : il est la substance concentrée d'une vie de lectures, le précipité de cette bibliothèque manuscrite.

Plus encore, ce cahier illustre le rapport quasi religieux que Winckelmann entretient à la lecture. S'il affirme lire assidûment la Bible, l'écrivain n'en a en tout cas pas laissé de traces manuscrites. En revanche, c'est bien un modèle religieux de commerce avec les textes qu'il applique à ses lectures profanes. De même que, dans une tradition chrétienne ancienne, particulièrement pratiquée par les piétistes, le croyant est invité à extraire de la Bible quelques sentences marquantes, les *Losungen*, qui font la matière de ses méditations, de même Winckelmann tire de ses auteurs anciens des sentences qu'il érige en emblèmes et rumine interminablement, comme un moine ses apophtegmes<sup>1</sup>. En d'autres termes, il projette sur des auteurs pour la plupart préchrétiens une technique de lecture directement issue de son éducation protestante et de sa formation théologique. Ce substrat religieux, consubstantiel à sa méthode de lecture, se lit jusque dans la nature des textes compilés dans ce cahier. C'est bien de paraboles qu'il s'agit ici, c'est-à-dire d'adages ou d'anecdotes qui n'ont qu'un rapport éminemment métaphorique à la biographie réelle de l'écrivain. Ces *Collectanea zu meinem Leben* résument de façon exemplaire ce que les lectures de Winckelmann sont en général et par principe : le résultat d'une tradition protestante sécularisée. Le culte du livre tient chez lui beaucoup de la culture luthérienne de la Bible.

1. Pour expliquer ce rapport winckelmannien au livre, Wolfgang Schadewalt insiste à juste titre sur l'importance de la pratique piétiste de la lecture biblique chez Spener, K. H. von Bogatzky et chez le comte de Zinzendorf. Cf. W. Schadewaldt, 1960, p. 653 sq.

## LES DEUX CULTURES WINCKELMANNIENNES DU LIVRE

Si, donc, le livre occupe une place centrale dans sa vie, encore faut-il savoir de quel livre il s'agit véritablement. En effet, il existe manifestement deux types de livres pour Winckelmann, dotés chacun d'un statut intellectuel et affectif très différent : le livre imprimé des bibliothèques, objet anonyme et public, rangé dans des rayons accessibles au grand nombre, et le livre recopié de sa propre main, dont les passages compilés ont trouvé place dans ses cahiers d'extraits.

Tout, dans la constitution des cahiers d'extraits, indique que l'écrivain accordait à ces derniers une importance singulière. « Je les ai rédigés très proprement et les tiens pour un précieux trésor », annonce-t-il à son ami Hieronymus Dieterich Berendis, le témoin privilégié de son activité compilatoire en Allemagne<sup>1</sup>. Ces recueils sont organisés comme de véritables livres. Dans beaucoup d'entre eux, Winckelmann prend soin de noter en dessous de la dernière ligne les premières syllabes du mot de la page suivante, conformément aux règles typographiques de l'époque. Il reporte scrupuleusement les notes infrapaginales en bas de chaque extrait, élabore un système de renvoi alphabétique dans la marge, redessine, en cas de besoin, les lettres effacées, autant de signes sûrs d'une application minutieuse et d'une utilisation fréquente. Fier de son travail, il envoie fréquemment des volumes d'extraits à quelque ami dépourvu de bibliothèque, mais s'inquiète dès que ses précieux carnets tardent à revenir<sup>2</sup>. Ces cahiers constituent la pièce maîtresse de son déménagement à Rome.

Cette activité compilatoire – apprise et pratiquée selon des règles très précises, nous le verrons – accompagne avec une remarquable constance toute son existence. À chaque étape biographique, ce corpus s'accroît. Si Winckelmann s'est indubitablement familiarisé avec cette technique dès le collège de Stendal et de Berlin, les traces les plus anciennes de ce travail ne datent cependant que de son séjour à Halle (1738-1740). Étudiant à l'université, Winckelmann compile alors des extraits de littérature grecque, son domaine de prédilection, ainsi que

1. *WB* 98, lettre à Berendis, 6 juillet 1754, vol. 1, p. 142.

2. *Ibid.*, p. 142 ; *WB* 105 et 107, lettres à Berendis, 19 décembre 1754 et 23 janvier 1755, p. 160, 164. Johann Gottlieb Paalzow (1709-1792), directeur du collège de Seehausen à partir de 1739, souligne la « grande adresse de Winckelmann dans l'art de l'extrait » (*J. G. Paalzow, in WB* 111, vol. 4, p. 187).

des ouvrages d'histoire. Les séjours suivants à Osterburg, Iéna, Hadmersleben et surtout à Seehausen, où il enseigne pendant cinq ans (1743-1748), témoignent d'un appétit de lecture insatiable. Mais c'est avant tout à Nöthnitz, dans la bibliothèque du comte de Büнау (1748-1754), que ce corpus manuscrit connaît un accroissement brutal. De trois à sept heures du matin, Winckelmann se consacre avec fébrilité, et jusqu'à épuisement total, à son activité favorite : l'enrichissement de ses cahiers d'extraits<sup>1</sup>. Ses notes embrassent la quasi-totalité du champ du savoir, avec néanmoins quelques points forts : la littérature grecque et, subsidiairement, la littérature latine, l'archéologie, l'histoire ancienne et moderne, la littérature européenne moderne, à l'exception remarquable de la littérature allemande, les récits de voyage et, enfin, les sciences naturelles. C'est de la période Seehausen-Nöthnitz que date la majorité des cahiers conservés.

Contrairement à une idée répandue, l'installation à Rome n'interrompt cependant nullement cette activité de lecture<sup>2</sup>. Elle introduit plutôt un déplacement d'accent et de méthode. Winckelmann continue d'accroître son trésor, mais restreint désormais le champ thématique de ses extraits aux domaines directement utiles à ses travaux : la littérature et l'art antiques, pour l'essentiel. Sur le plan technique, un clivage net se dessine entre la phase allemande et la phase italienne de cette activité compilatoire. En Allemagne, tout dans l'organisation physique des recueils (repères dans la marge, mots fréquemment retracés, citations soulignées) traduit une révérence primordiale envers le texte lu, un souci de le reproduire dans le strict respect de sa cohérence initiale. Dans le geste de Winckelmann copiste subsiste quelque chose d'un acquiescement prémoderne à l'autorité du texte. En Italie, les extraits se font plus courts et plus ciblés. Désormais, cet arsenal de notes vise moins la *reproduction* massive de connaissances que la *production*

1. Cf. *WB* 58, 65 et 80, lettres à Konrad Friedrich Uden, 14 septembre 1748, 7 décembre 1749 et 9 novembre 1751, vol. 1, p. 87, 94, 107. À la fin de son séjour dans cette bibliothèque, il écrit à Berendis : « Mes extraits ont pris une tout autre allure, ils ont beaucoup augmenté » (*WB* 98, 6 juillet 1754, vol. 1, p. 142).

2. La datation des extraits de Winckelmann n'est pas toujours aisée. Rares sont les cahiers où figure une date explicite de rédaction. La plupart du temps cependant, il est possible de distinguer au moins grossièrement les extraits rédigés en Allemagne de ceux rédigés en Italie grâce à l'examen de la qualité du papier et surtout des filigranes. En Allemagne, Winckelmann utilisait fréquemment un papier à filigrane hollandais (dont la contremarque est I Villandry). Nous remercions particulièrement Mme Marianne Bockelkamp pour l'aide précieuse qu'elle nous a fournie dans la datation de certains manuscrits et renvoyons à son article : M. Bockelkamp, 1996.

autonome d'un discours propre. De lecteur « pieux », Winckelmann devient un lecteur-écrivain.

L'organisation interne de ses extraits jette sur cette métamorphose une lumière significative<sup>1</sup>. Pendant la première partie de son séjour en Allemagne, Winckelmann aligne ses notes sans aucun ordre précis. Ses recueils les plus anciens font figure d'entrepôts bigarrés où se superposent les chantiers de lecture les plus divers : auteurs modernes et auteurs anciens, récits de voyage et dictionnaires, ouvrages d'histoire et de médecine, de littérature et de géographie<sup>2</sup>. Tout se passe comme si, entraîné par un appétit universel de connaissances, Winckelmann avait amassé ses extraits selon la chronologie aléatoire de ses lectures. Ce n'est qu'au début des années 1750, lorsque naît le projet des *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke*, son premier ouvrage publié, que commencent à émerger quelques grands ensembles dans cette bibliothèque manuscrite. Désormais, il consacre des cahiers spécifiques à l'art antique ou moderne, aux sciences naturelles, etc.<sup>3</sup>. Ainsi, cette bibliothèque privée illustre une règle fondamentale du travail winckelmannien d'écriture : l'organisation des lectures est déjà en soi un début de création. La genèse de la *Geschichte der Kunst des Altertums* le prouve. Pendant une large partie de son séjour à Nöthnitz, Winckelmann avait rassemblé dans un ordre manifestement aléatoire une multitude de notes concernant l'art antique. Mais en 1756, au moment où commence à germer le projet d'histoire de l'art, apparaissent dans ses cahiers des *Collectanea ad historiam artis* classés selon un ordre précis et sans cesse affiné<sup>4</sup>. Le classement des lectures manifeste donc un projet d'écriture. Ainsi, cette bibliothèque manuscrite est plus qu'un inventaire développé de titres. Elle porte déjà, à travers l'empreinte du lecteur, la marque d'un auteur.

Si l'installation en Italie marque l'émergence d'un ordre compila-

1. Il est certes difficile de se faire une idée exacte de l'organisation interne des cahiers d'extraits au vu des fonds actuels. Dans la plupart des volumes, il semble que l'ordre original ait été modifié par les donateurs ou les conservateurs ultérieurs. Cependant, une analyse des filigranes et des reliures nous permet souvent de reconstituer avec certitude des sous-ensembles homogènes, écrits et conçus par Winckelmann comme des cahiers autonomes.

2. Cet éclectisme se manifeste encore très tard. Le volume 72 des manuscrits de Paris, contenant des extraits rédigés à Nöthnitz, en offre un bon exemple.

3. Cf., par exemple, les cahiers des volumes 61 et 62 des manuscrits de Paris, consacrés essentiellement à l'art antique et moderne. Nous en livrons une analyse en partie II, chap. I.

4. Pour ces classements, cf. ms. Winckelmann, BN All., vol. 57, fol. 198-233 ; vol. 59, fol. 252-273 ; vol. 69, fol. 43-126. Exemples de rubriques : « De Architectura » ; « Ludi Olympici », etc. (vol. 57, fol. 204 v<sup>o</sup> - 205).



toire plus rigoureux, elle induit aussi un renversement d'envergure dans l'objet même de ses lectures. Évitant de plus en plus la fréquentation directe des bibliothèques, Winckelmann lit et exploite désormais en premier lieu ses propres compilations, rassemblées pour la plupart durant son séjour en Allemagne. Dans l'économie de son travail, ses recueils de notes font dorénavant figure de bibliothèque autonome. Dans un mouvement spéculaire, il commence à rédiger des extraits de ses propres extraits, selon le modèle déjà évoqué des *Collectanea zu meinem Leben*<sup>1</sup>. Dès 1756, c'est-à-dire un an après son arrivée à Rome, il entame un catalogue de son propre fonds de manuscrits<sup>2</sup>.

#### POURQUOI COPIER ?

Cette pratique compilatoire est bien sûr dictée par l'origine sociale de Winckelmann. Dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le livre constitue encore une denrée rare et onéreuse, notamment pour ce fils de savetier, devenu, par son acharnement à l'étude, précepteur sans le sou. Il faut voir dans cette bibliothèque privée, faite d'extraits de livres recopiés, le substitut du pauvre, le succédané modeste des bibliothèques somptueuses dont elle est issue. Sans doute ces paramètres sociaux déterminent-ils en partie aussi l'économie des lectures de l'écrivain. Quelque chose de l'autodidacte affleure dans sa volonté encyclopédique d'appropriation du savoir, dans sa prédilection pour les dictionnaires, les *compendia*, les pandectes. Winckelmann parcourt tout le dictionnaire de Bayle.

Cependant, par-delà ce déterminisme sociologique immédiat, quelque chose de plus profond s'opère dans le geste du copiste, qui ressortit à l'intimité même du rapport au livre. Pour Winckelmann, comme pour tout tenant de l'art de l'extrait, posséder un livre, ce n'est pas être propriétaire de son objet physique, l'avoir acquis et placé sur un rayon de sa bibliothèque, mais le recopier, le reproduire, le mimer. Le processus d'appropriation matérielle de l'objet n'intervient qu'au terme du long

1. Outre les *Collectanea zu meinem Leben* mentionnés plus haut, on trouve aussi des *collectanea* d'auteurs grecs et latins numérotés de 1 à 237 et manifestement rédigés, en 1767, sur la base de compilations plus anciennes. Cf. ms. Winckelmann, BN All., vol. 57, fol. 133-142.

2. BN All., vol. 73, fol. 46-68 (*Catalogus*). Ce cahier a été vraisemblablement réalisé au début du séjour à Rome, en 1756. L'entreprise est restée inachevée.

parcours physique de la main sur la page. La preuve la plus convaincante en est d'ailleurs que Winckelmann recopiait dans ses cahiers d'extraits des livres qu'il possédait lui-même<sup>1</sup>. Son rapport au livre présente en réalité une déconcertante ambivalence. S'il apporte à la confection de ses recueils manuscrits un soin de calligraphe, il semble en revanche se désintéresser largement de sa bibliothèque « matérielle ». Winckelmann possédait fort peu de livres imprimés. Entre le séjour de Halle et celui de Seehausen, il acquiert tout au plus une quinzaine de volumes, dont il se débarrasse d'ailleurs sans chagrin lors de son installation à Nöthnitz<sup>2</sup>. On a souvent voulu voir en lui un bibliophile de stricte obédience, enthousiaste à l'idée de manier les plus belles éditions des fonds Bünaou ou Passionei et capable de solliciter l'Europe entière pour dénicher quelque édition grecque de la Renaissance<sup>3</sup>. Ces témoignages de ferveur bibliophilique – indéniables certes – sont pourtant largement compensés par un tropisme au moins aussi déterminant : le traitement curieusement désinvolte qu'il inflige à l'imprimé. Une lettre de Seehausen nous apprend qu'il macule malencontreusement une page du dictionnaire de Zedler, ce qui lui ferme à jamais la bibliothèque du pasteur Papier, le généreux prêteur<sup>4</sup>. On trouve même dans les recueils d'extraits deux pages arrachées à un lexique italien-français-allemand, qui témoignent d'une relation pour le moins peu scrupuleuse à l'objet imprimé<sup>5</sup>.

#### LES BIBLIOTHÈQUES ALLEMANDES À L'ÉPOQUE DES LUMIÈRES

Si, donc, Winckelmann consacre à sa bibliothèque manuscrite une attention constante, il en va tout autrement des collections d'imprimés.

1. C'est notamment le cas de l'*Anthologia Græca* (Vent. in ædibus Aldi, 1521) que Winckelmann possédait dans sa très modeste collection de livres et dont il tire néanmoins à Seehausen de longs extraits manuscrits. Cf. ms. Winckelmann, BN All., vol. 60, fol. 168-245.

2. À Seehausen, Winckelmann possédait notamment des ouvrages sur la langue grecque : *Anthologia Græca* (cf. ci-dessus) ; *Pollucis Osmomaticon*, Basil. 1536 ; *Grammatica marchica*, Berlin 1730 (cf. *WB* 77 et 81, lettres à Uden, 24 mai 1751 et 3 mars 1752, vol. 1, p. 105 et 110). À Nöthnitz, il confie à son ami Uden le soin de vendre ses livres restés à Seehausen (cf. *WB*, vol. 1, p. 89, 92, 95, 98, 110).

3. *WB* 58, lettre à Uden, 14 septembre 1748, vol. 1, p. 87 ; *WB* 165, lettre à Johann Georg Wille, 12 janvier 1757, vol. 1, p. 260 (Homère dans l'édition d'Adrien Turnèbe de 1554). Pour ces témoignages de passion bibliophilique, cf. H. A. Stoll, 1960, p. 12 sq.

4. *WB* 33, lettre à Papier (brouillon), début 1746, vol. 1, p. 61-62.

5. Ms. Winckelmann, BN All., vol. 73, derniers feuillets.

Son rapport aux bibliothèques « matérielles » a subi, durant son existence, une forte évolution. Pour en comprendre toutes les dimensions, il convient, au préalable, d'esquisser un rapide tableau des bibliothèques allemandes à l'époque de l'*Aufklärung*.

Pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, on s'accorde généralement à reconnaître que les bibliothèques allemandes, à l'exception de celle de Göttingen, se trouvent dans un état très médiocre, notamment par rapport aux bibliothèques françaises. Friedrich Adolf Ebert, bibliothécaire à la cour de Dresde, trace, dans un traité de 1811 sur le redressement des bibliothèques publiques, un noir tableau de leur déclin au siècle précédent et l'orientaliste Johann David Michaelis, directeur de la bibliothèque de Göttingen, dresse dès 1768 un bilan alarmant de leur indigence : fonds insuffisants, mauvais entretien des livres, médiocre avancement des catalogues, mépris social pour la fonction de bibliothécaire<sup>1</sup>. Le lien, si logique en apparence, entre bibliothèque et *Aufklärung*, c'est-à-dire entre l'accès public au livre et le souci programmatique de diffusion du savoir, ne va nullement de soi, si l'on considère l'histoire des fonds et de leur consultation. Aucune bibliothèque de l'époque ne peut être considérée, à proprement parler, comme une « bibliothèque des Lumières », au sens où aucune n'a efficacement pris part à la propagation des connaissances au sein d'un vaste public ni, d'autre part, activement contribué à la diffusion des Lumières européennes<sup>2</sup>. Comme les académies, les bibliothèques restent, en Allemagne, des cercles réservés aux érudits, beaucoup plus tournés vers l'achat de livres anciens que vers la production contemporaine<sup>3</sup>.

Si l'on met à part les sociétés de lecture, les bibliothèques de prêt et autres formes éphémères de collections, les bibliothèques de l'époque se répartissent en trois catégories : les bibliothèques princières, les bibliothèques érudites privées, essentiellement bourgeoises, et les bibliothèques universitaires. En Allemagne, la bibliothèque princière apparaît au XVIII<sup>e</sup> siècle comme le vestige remarquable, parce que de plus en plus rare, d'un rapport ancien de l'aristocratie au savoir. L'idéal

1. Fr. A. Ebert, 1811, p. 19 ; J. D. Michaelis, 1768, p. 63.

2. B. Fabian, 1988, p. 3-5 (B. Fabian note que la faculté de théologie de Freiburg s'oppose à l'acquisition de livres de Voltaire) ; Manfred Nagl, 1988 ; W. Arnold (2), 1988, p. 53 (W. Arnold souligne que les œuvres de Christian Wolff et de Jean-Jacques Rousseau sont très peu représentées dans les bibliothèques de la maison Braunschweig-Wolfenbüttel, par exemple).

3. Chr. G. Heyne, responsable de la bibliothèque de Göttingen (la plus grande bibliothèque universitaire allemande de l'époque) ne fait entrer que parcimonieusement les productions contemporaines dans ses listes d'acquisition.

du prince érudit décline au XVIII<sup>e</sup> siècle et, avec lui, la perpétuation des collections de livres. La constitution ou l'entretien d'une bibliothèque ne fait plus partie des obligations aristocratiques de rang et d'étiquette<sup>1</sup>. Dans leur économie interne, les bibliothèques princières se singularisent par leur intérêt pour l'Antiquité et pour l'histoire – discipline déterminante dans l'apprentissage de l'action politique –, par leur ouverture sur les littératures européennes, notamment française, au détriment très net de la littérature allemande<sup>2</sup>, et, enfin, par la place secondaire qu'elles ménagent aux sciences naturelles, à la médecine et aux mathématiques. À côté de ces disciplines, la théologie conserve une place importante, essentiellement sous forme de littérature piétiste. Les bibliothèques érudites privées – qui jouent un rôle central, bien que méconnu encore, dans la géographie intellectuelle de l'époque – se distinguent des bibliothèques princières par plusieurs aspects. Plus modestes quantitativement, elles octroient une place plus importante au fonds latin, ancien ou moderne, ménagent en revanche un rôle plus limité à la littérature française et accordent systématiquement leur préférence aux ouvrages en langue originale, alors que les bibliothèques princières choisissent souvent les traductions françaises ou allemandes. Enfin, elles demeurent fidèles à la tradition des grands formats et des formes longues, *compendia*, *thesaurus* et autres sommes, alors que le goût aristocratique privilégie les formes courtes. Frédéric II tenait les *in-folio* pour la marque irréfutable du « manque de goût » des savants allemands<sup>3</sup>. Ce sont sans doute les bibliothèques universitaires qui, entre toutes, se trouvent dans l'état le plus critique tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme le souligne Johann David Michaelis à propos de Halle<sup>4</sup>. Dans cette ville, qui héberge la première université protestante de Prusse, il faudra attendre l'arrivée de Friedrich August Wolf en 1789 pour sortir la bibliothèque universitaire de son état d'indigence. Dans leurs stratégies de nomination professorale, il n'est pas rare que les uni-

1. W. Arnold cite l'exemple du Landgraf Frédéric II de Hesse qui laissa totalement dépérir sa bibliothèque en la privant des crédits nécessaires et en en confiant la gestion à un directeur incapable, le marquis de Luchet (W. Arnold (2), 1988, p. 41-42). Au sujet de l'abandon du paradigme érudit dans l'aristocratie allemande du XVIII<sup>e</sup> siècle, cf. J. Mittelstraß, 1970, p. 97-98.

2. W. Arnold cite le cas extrême de Frédéric II de Prusse, qui ne possédait que très peu de livres allemands dans sa bibliothèque (W. Arnold (2), 1988, p. 53).

3. B. Krieger, 1914, p. 21. Pour les bibliothèques érudites, cf. P. Raabe, 1988 ; G. Streich, 1977.

4. J. D. Michaelis, 1768, p. 677. G. Frühsorge (1988) note que le rayonnement des universités pendant toute la période semble, à l'exception notoire de Göttingen, totalement indépendant du développement de leur bibliothèque, comme le montre notamment le cas de Halle.

versités donnent leur préférence à un professeur propriétaire d'une riche bibliothèque, qui permette de combler partiellement les lacunes de la bibliothèque institutionnelle.

#### WINCKELMANN ET LES BIBLIOTHÈQUES : ÉVOLUTION DU RAPPORT AUX IMPRIMÉS

Depuis la petite école de Stendal jusqu'au château de Nöthnitz, Winckelmann a appris à connaître un par un les divers aspects de cette géographie sociale et institutionnelle des bibliothèques allemandes. Ses premiers contacts avec l'univers des bibliothèques datent de l'école de Stendal, petite cité de la Altmark prussienne, qui ne s'est jamais relevée des destructions de la guerre de Trente ans. À l'issue de l'école primaire, Winckelmann fréquente l'« école latine » (*Lateinschule*) du lieu, dirigée par Esaias Wilhelm Tappert (1666-1738). Dans cette ville en constant déclin depuis un siècle, les bibliothèques sont chose rare. Atteint de cécité progressive, le recteur Tappert fait du jeune Winckelmann son secrétaire et lui confie la gestion de la bibliothèque de l'école, qui tenait dans une petite armoire<sup>1</sup>. En 1735, à dix-huit ans, Winckelmann quitte le lycée de Stendal et sa modeste bibliothèque pour le prestigieux *Köllnisches Gymnasium* de Berlin, où il passe un an. Peut-être a-t-il pu fréquenter à l'occasion la Bibliothèque royale de la ville, riche d'environ 50 000 volumes – celle du lycée étant indigente. Après avoir ainsi successivement goûté à la pauvreté des bibliothèques scolaires et, furtivement, à l'opulence des bibliothèques princières, Winckelmann fait à Halle, où il s'inscrit comme étudiant de théologie, l'expérience d'un autre contraste : celui des bibliothèques universitaires et des bibliothèques érudites privées. En 1755, la bibliothèque universitaire de la ville ne comptait encore que 10 000 livres. Lorsque Winckelmann la fréquente, elle n'est ouverte que six heures par semaine. Mais cette indigence n'est que partielle – et institutionnelle. À l'époque où Winckelmann s'y installe, Halle est, avec Leipzig, la ville des bibliothèques privées par excellence. C'est chez le propriétaire de l'une d'entre elles, Johann Peter Ludewig (1668-1743), titulaire d'une chaire de droit et d'histoire à l'université, que Winckelmann occupe

1. K. Fr. Uden, in *WB* 104, vol. 4, p. 167.

en 1740 ses premières fonctions officielles de bibliothécaire<sup>1</sup>. Après ces bibliothèques universitaires ou érudites, aux collections importantes et à vocation essentiellement publique – même lorsqu’elles sont la propriété d’un seul –, il découvre une forme plus répandue de bibliothèques, aux contours très variables : la petite collection privée. Entre 1740 et 1748, période où il occupe divers postes de précepteur et de maître d’école, beaucoup de ses relations sont en effet dictées par la simple nécessité de se voir prêter des livres. Il commerce avec la famille von Bülow pour accéder à la collection de livres d’histoire et de droit civil du domaine de Falkenberg, avec le pasteur Johann Daniel Steinhart pour obtenir des commentaires d’auteurs grecs et avec le pasteur Papier, parce qu’il possède la plus grande bibliothèque alentour et notamment le dictionnaire de Zedler. Winckelmann dépense des trésors d’invention pour composer des formules de requête et de remerciement toujours nouvelles. Son arrivée à Nöthnitz en 1748 comme bibliothécaire de la troisième bibliothèque de Saxe marque l’apogée de ce parcours livresque, en même temps, nous le verrons, qu’un point de rupture crucial.

#### LE PÈLERINAGE VERS LE LIVRE

Durant cette période allemande, le motif du pèlerinage vers le livre apparaît donc de façon constante dans la vie de Winckelmann. Comme pour le savant du siècle précédent, chaque lieu est d’abord le séjour d’une bibliothèque. Dans la géographie winckelmannienne, le voyage physique à travers l’Allemagne est avant tout un voyage à travers l’écrit. En 1741, il se rend à pied à Hambourg pour assister à la mise en vente de la bibliothèque de Johann Albrecht Fabricius (1668–1736), mort quelques années auparavant<sup>2</sup>. Lorsqu’il devient directeur de l’école de Seehausen, il quitte régulièrement la petite ville pour aller lire ou emprunter des livres à la bibliothèque de Halle ou encore, une fois par

1. J. P. Ludewig, propriétaire d’une collection de 15 000 volumes, dépensait en moyenne 40 000 taler par an pour l’achat de ses livres (cf. *Catalogus præstantissimi thesauri librorum... J. P. de Ludewig, cum præfatione C. Wolffii*, 5 vol., Halle 1745). Pour J. P. Ludewig, cf. également notre partie IV, chap. III.

2. Cf. K. Fr. Uden, in *WB* 104, vol. 4, p. 168. Pour les discussions sur la date exacte de ce voyage, cf. *ibid.*, p. 481. La bibliothèque de Fabricius contenait 32 000 volumes (cf. *Catalogus bibliothecæ J. A. Fabricii*, Hambourg, 1737).

an, à la foire de Leipzig. Parfois, il parcourt à pied, en une journée et demi, les onze lieues qui le séparent de Magdebourg pour s'enfermer pendant quelques jours dans la salle d'étude de son ami Friedrich Eberhard Boysen<sup>1</sup>. Ce sont encore les bibliothèques qui déterminent son installation en Saxe en 1748, où il travaille pour le comte de Büнау, puis le voyage à Rome en 1755, où il devient bibliothécaire du cardinal Archinto. Par-delà les changements de pays et les variations d'intérêt, une constante forte se dessine entre le lieu et le livre : pour parcourir la science, Winckelmann traverse l'espace.

Dans cette première partie de son existence se lit partout l'empreinte de modèles intellectuels hérités des siècles précédents : pour Winckelmann, comme pour l'érudit de la période humaniste, c'est moins le livre qui se déplace que son lecteur. L'espace parcouru n'est que la matérialisation géographique de l'arbre des sciences. Traverser un pays, c'est au sens propre, arpenter le savoir. Un épisode livre de cet anachronisme un témoignage significatif. En 1741, Winckelmann décide d'entreprendre un voyage en France, dont l'itinéraire, assez mal connu, est commandé par la géographie des bibliothèques allemandes et françaises. De façon caractéristique, c'est un catalogue de bibliothèque qui lui sert alors de guide<sup>2</sup>. Le but de ce voyage est le cabinet des manuscrits grecs de la Bibliothèque Royale, dont l'inventaire vient de paraître à Paris. Ce périple s'interrompt à Francfort-sur-le-Main, faute d'argent et en raison de troubles militaires. Anachronique, ce voyage l'est tout d'abord par sa forme, la *peregrinatio academica*, un modèle qui connut un essor important au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle (notamment en Allemagne et en Hollande), mais fait quelque peu figure de rite intellectuel dépassé au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. À une époque où le livre est moins rare, le pèlerinage vers les bibliothèques étrangères se justifie moins<sup>3</sup>. Mais autant que par sa

1. Cf. C. Justi, 1898, vol. 1, p. 116 ; *WB* 49, lettre à Genzmer, 29 septembre 1747, vol. 1, p. 75-76.

2. Une incertitude subsiste quant à la date exacte de ce voyage. Genzmer (lettre à Ballenstedt, été 1768, in *WB* 106, vol. 4, p. 173-174) et Uden (*WB* 104, vol. 4, p. 168) le situent en 1740, à la fin de ses deux années de théologie à Halle, tandis que J. G. Paalzow (*WB* 111, vol. 4, p. 186) le place après le préceptorat de Hadmersleben en 1743. Justi, quant à lui, le situe en automne 1741, ce qui semble être la date la plus vraisemblable (cf. C. Justi, 1898, vol. 1, p. 97 sq.). Le catalogue utilisé comme guide de voyage est celui de la bibliothèque van Ryssel à Wittenberg, qui recensait avec la plus grande précision non seulement les ouvrages et leurs auteurs, mais esquissait aussi en diverses planches un *nexus omnium eruditionis* (cf. C. Justi, 1898, vol. 1, p. 97, et lettre de Genzmer à Ballenstedt, été 1768, in *WB* 106, vol. 4, p. 174).

3. Pour le modèle de la *peregrinatio erudita* au XVII<sup>e</sup> siècle, cf. P. Dibon et Fr. Waquet, 1984, p. 19-35. Pour le voyage savant, on pourra consulter aussi P. Dibon, 1963 ; U. Fabian, 1977, p. 91-117 ; P. Moraw, 1985.

forme, ce voyage est aussi anachronique par sa finalité : comme le savant des siècles antérieurs, c'est pour accroître son butin de lectures, pour grossir ses cahiers d'extraits de compilations nouvelles que Winckelmann prend le chemin de Paris. Ces recueils d'extraits seront le trophée de son périple. En 1755 encore, sur le trajet qui le mène de Dresde à Rome, il ne manque pas de s'arrêter dans les bibliothèques des villes traversées (Ratisbone, Augsburg, Bologne, etc.) pour y consulter et y copier quelque manuscrit précieux<sup>1</sup>. Enfin, cet itinéraire trahit par sa géographie même l'empreinte d'une culture pérégrinatoire ancienne. À l'instar des étudiants allemands et hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est Paris qu'il choisit en effet comme but de ce premier voyage avorté. Depuis le siècle classique, la France constitue la destination première du périple académique, en raison de la richesse de ses bibliothèques, de leur facilité d'accès et de la relative modicité de ses droits d'inscription universitaire<sup>2</sup>. En entamant ce voyage académique, Winckelmann remplit donc toutes les conditions définitives de l'érudit traditionnel dans la cartographie de l'Europe savante.

BOULEVERSEMENT DU MODÈLE ÉRUDIT :  
LE DÉPART À ROME EN 1755

Le voyage en Italie marque une rupture profonde avec cette tradition. En 1755, après s'être converti au catholicisme, Winckelmann s'installe à Rome grâce au soutien du cardinal Archinto, qu'il avait rencontré quelques années auparavant à Dresde. Très vite, le choix de cette destination, initialement déterminé par une amitié fortuite, se trouve investi d'une signification symbolique forte : substituer Rome à Paris dans le rôle de capitale savante et inverser par là un tropisme géographique puissant de la République des Lettres. Au cours du XVII<sup>e</sup> siècle s'était en effet produit un basculement majeur du monde intellectuel « du midi vers le nord »<sup>3</sup>. Le centre de gravité de cette

1. Cf. *WB* 121, lettre à Francke, 7 décembre 1755, vol. 1, p. 189 ; *WB* 122, lettre à Berendis, 20 décembre 1755, vol. 1, p. 191.

2. Comme le montre Willem Frijhoff (1981, p. 60-61), l'obtention d'un doctorat en France coûte moins cher qu'en Hollande et qu'en Allemagne, ce qui explique la forte présence d'étudiants hollandais et allemands dans les universités de Caen, de Reims et du val de Loire. Pour cette prédilection pour la France, cf. également P. Dibon et Fr. Waquet, 1984, p. 13.

3. Cf. P. Hazard, 1961, p. 57-79.



- 1743 Professeur à l'école latine de Seehausen, petite localité de la Altmark. Winckelmann conserve ce poste peu lucratif jusqu'en 1748, non sans se plaindre de son état.
- 1748 Winckelmann quitte sa province natale pour la Saxe et devient bibliothécaire du comte Heinrich von Büнау, à Nöthnitz, près de Dresde. Il collabore à la *Teutsche Kayser- und Reichshistorie* de ce dernier et participe avec Johann Michael Francke à l'établissement du catalogue de sa très riche bibliothèque. Il reste à Nöthnitz jusqu'en octobre 1754.
- 1752 (mars) Séjour à Berlin et à Potsdam. À la fin de l'année, Winckelmann rédige une description, restée fragmentaire, des principales toiles de la galerie de Dresde.
- 1754 Conversion au catholicisme (11 juin). Conférence à Dresde, publiée à titre posthume : *Gedanken über den mündlichen Vortrag der neuern allgemeinen Geschichte (Réflexions sur la présentation orale de l'histoire moderne générale)*.
- 1754 (octobre-septembre 1755) Séjour à Dresde. Étudie le dessin auprès de Adam Friedrich Oeser. Il entretient des relations amicales, entre autres, avec Lodovico Bianconi, médecin du roi de Saxe, Christian Ludwig von Hagedorn, qui sera nommé un peu plus tard conservateur des collections royales de Saxe, et Philipp Daniel Lippert, collectionneur de pierres taillées.
- 1755 (juin) Parution de la première édition des *Gedancken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malhery und Bildhauer-Kunst (Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture)* à Friedrichstadt, faubourg de Dresde.
- 1755 Winckelmann part pour l'Italie et s'installe à Rome (départ de Dresde : 24 septembre, arrivée à Rome : 19 novembre). Il se lie avec le peintre Anton Raphael Mengs, puis avec le sculpteur

- danois Hans Wiedewelt, fréquente les cardinaux Archinto, Passionei, Alessandro Albani. Projets littéraires : descriptions des statues du Belvédère ; une histoire du goût chez les artistes grecs ; un essai sur les restaurations modernes de statues.
- 1756 (printemps) Parution de la seconde édition augmentée des *Gedanken* chez l'éditeur Walther à Dresde.
- 1757 (janvier) Bibliothécaire du cardinal Archinto. Commence à travailler à la *Geschichte der Kunst des Alterthums*.
- 1758 (février-mai) Premier voyage à Naples. Visite de Portici, Pompéi, Caserte, Paestum. Début de la correspondance avec le graveur Johann Georg Wille, installé à Paris, et avec les Zurichoïses Caspar Füssli et Salomon Geßner.
- 1758 De retour à Rome, Winckelmann entreprend une description des fouilles de la région de Naples à l'intention du prince-électeur Friedrich Christian von Sachsen.
- 1758 (septembre) Voyage à Florence, à l'invitation de Wilhelm Muzell-Stosch (également appelé Wilhelm von Stosch) qui désire établir un catalogue raisonné de la collection de pierres gravées de son oncle, le baron Philipp von Stosch, décédé en 1757.
- 1759 Après la mort du cardinal Archinto, Winckelmann devient bibliothécaire du cardinal Albani. Il fait paraître en Allemagne : *Erinnerung über die Betrachtung der Werke der Kunst* (Considération sur la contemplation des œuvres d'art) ; *Von der Grazie in den Werken der Kunst* (De la grâce dans les œuvres d'art) ; *Beschreibung des Torso im Belvedere* (Description du Torse du Belvédère) ; *Anmerkung über die Baukunst der alten Tempel zu Girgenti* (Remarque sur l'architecture des temples antiques d'Agrigente).
- 1760 Parution de la *Description des pierres gravées du feu Baron de Stosch* (en français), à Florence.
- 1762-1768 Winckelmann sert de guide à de très nombreux voyageurs allemands et suisses de passage à Rome. Parmi eux, on relève notamment : Friedrich